

« dans le journalisme parisien ? Je me déclare très naïf, très ignorant de ces choses, et je ne puis dire si M. Guy de Maupassant a donné à ses peintures une portée trop générale; mais, en vérité, j'aimerais à en contester l'exactitude. Je ne puis croire que ce soit là tout le journalisme. Balzac nous l'avait montré plus grand, malgré ses côtés faibles. Emile Augier qui, dans les *Effrontés*, a mis en scène trois journalistes, Vernouillet, Sergine et Giboyer, a fait la part du feu et l'a faite très large; cependant il nous laisse quelque espoir. Il n'écrit pas sur la porte de cet enfer: « Vous serez brûlés, vous qui entrez ! » Il nous montre qu'on peut en sortir sans tache, et n'est-ce pas le cas de crier à nos confrères: « Vous sentez-vous aussi complets, vous tous qui avez lu *Bel-Ami* ! »

tomber sur lui à bras raccourcis et le battre à plates coutures. Ce qui donne du piquant à sa défaite, c'est qu'il n'a même pas l'air d'en souffrir. Il se rend avec désinvolture et meurt avec gaieté. Bel-Ami n'a jamais connu ni le remords, ni le repentir, ni même le regret; ce qui prouve que l'honneur a fait un joli chemin entre Corneille et son compatriote Guy de Maupassant.

Il a beaucoup de talent, M. de Maupassant; mais son *Bel-Ami* est bien répugnant, et, dût-on me trouver bien arriéré, j'aimerais mieux lui voir choisir des sujets plus propres.

QUISAIT

Ici, nous nageons gaiement dans un océan de boue, et Bel-Ami n'est pas le seul qui ait des nageoires. Quelle société! bons dieux! Quel milieu! quel monde! Les égoutiers de *Léonard* sont des anges à côté de la galerie de M. de Maupassant. Pas un coin pur! Pas une figure reposante! Eh bien, je ne vous dis que cela: les bourgeois vont avoir une crâne idée des journalistes!

\*\*\*

Autrefois, sur la scène et dans les romans, on opposait volontiers l'honneur à l'argent, la pauvreté honnête à la richesse tarée, on abusait même de la joute et du parallèle. Aujourd'hui, entre l'honneur et l'argent les romanciers aiment à introduire un troisième ingrédient, l'amour, qui complète la trilogie, et il n'y a guère de livre d'imagination où l'amour, l'argent et l'honneur ne se livrent une furieuse bataille. Malheureusement, c'est presque toujours l'honneur qui est vaincu. L'argent triomphe, l'amour se soutient, vaille que vaille; l'honneur capitule ou expire. Les deux autres se coalisent pour

## QUESTION DU JOUR

### Pessimisme littéraire

Un événement littéraire peut bien prendre parfois ici la place ordinairement réservée à la politique. Avez-vous lu, comme tout le monde, le nouveau roman de M. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*? Le héros est un gremlin qui fait son chemin en plaisant aux dames, et le livre se termine par un mariage riche comme par une apothéose. Duroy est un personnage de Balzac, remanié et enlaidi à la mode du jour, un Rubempré sans poésie, un Rastignac sans la grâce et la fleur de gentilhommerie dont Balzac a pris soin de parer l'ami de Mme de Nucingen. Il a plu à M. de Maupassant d'en faire un journaliste, sans qu'on voie bien la nécessité de ce choix. Le sentier tout ombragé de myrtes qui le conduit à la fortune pourrait aussi bien être foulé par un avocat, un ingénieur ou un médecin. Mais l'auteur est lui-même un journaliste de talent, un brillant chroniqueur, et décrit volontiers le milieu qu'il connaît le mieux. Les romanciers contemporains, au rebours des anciens qui cherchaient à faire preuve d'imagination, se piquent surtout d'exactitude. Ils n'aiment pas à se dépayser, ni à dépayser le lecteur. Ils mettent l'action en plein boulevard, dans l'année courante, et font poser les gens qu'ils coudoient. S'ils voient les choses et les hommes en noir, s'il leur prend fantaisie surtout de décrire des coquins et des pieds-plats, tant pis pour leurs voisins et confrères! Il n'y a d'ailleurs aucune personnalité; nul n'a le droit de se reconnaître et de se plaindre. Seulement les milliers de Français qui liront l'œuvre de M. de Maupassant, sans faire la part

du tempérament de l'écrivain et de son système, concevront une assez triste idée des journalistes du temps présent, ce qui ne laisse pas d'être un peu agaçant pour les gens qui ont l'honneur d'exercer ce métier que M. Prudhomme appelle le sacerdoce de la presse.

faire la contre-partie de *Bel-Ami*. Le travail honnête et consciencieux n'a rien de romanesque ni de divertissant. La vie d'un ambitieux sans scrupules peut être intéressante à raconter; celle d'un sage et modeste ouvrier de la plume, ou d'un homme de talent qui fait son chemin sans fracas ni faux pas, ressemble à un voyage sur la grand-route, sans incident ni péripétie. Une bonne histoire de brigands sera toujours plus piquante que le *Guide Joanne*, même combiné avec la morale en actions.

On ne réfute pas les pessimistes, mais on peut chercher les raisons de leur mauvaise humeur et du goût particulier qui les porte à peindre les hommes en laid. La mode y est pour quelque chose; encore faut-il expliquer la mode. M. de

idées par les sensations. Mais, comme Flaubert, il semble avoir pris en haine la sottise, la platitude, la bassesse humaines, et cette haine l'absorbe au point de ne lui laisser voir que ce qui est sot, plat et bas.

Il n'y a peut-être, dans toute cette philosophie attristante, qu'une formule littéraire. Le dédain des préjugés n'est parfois qu'un préjugé et la révolte qu'un procédé. Choquer le sentiment bourgeois est un plaisir qui séduit même des esprits distingués, et qui devient assez promptement une habitude, une nécessité, un tempérament acquis. Mais on se lasse de ne braver

rible. Cela amuse le public, et les confrères eux-mêmes ne font qu'en rire, quand c'est un homme d'un rare talent qui les immole en masse sur l'autel du pessimisme. Nous consentons à être un peu calomniés, pourvu qu'on nous intéresse.

Φ

*Bel-Ami*, à le vouloir qualifier, serait le roman du journalisme contemporain. M. de Maupassant n'est pas homme à atténuer, après coup, la portée de son livre; pour ménager les susceptibilités de la presse. Pour deux raisons : la sincérité de sa conscience littéraire et la notoriété de son nom. L'une et l'autre le mettent à l'abri du besoin de réclame. Ce qu'il a fait, c'est donc qu'il croyait devoir le faire. Rien n'indique non plus qu'il ait entendu peindre des individualités, des exceptions. Il a pris un certain nombre de modèles, nombre assez considérable pour qu'on en induise la décision de tracer le tableau d'une majorité, sinon d'une totalité. Et convaincu, j'imagine, d'écrire un volume qui aurait pu s'appeler : *la Presse telle qu'elle est*, il nous a promenés, avec un impitoyable dilettantisme de cicérone, à travers la bohème, la vénalité et l'infamie.

M. de Maupassant, répondant victorieusement à ceux qui proclament que le journalisme donne seulement asile aux ratés, fut lui-même longtemps un journaliste. Il ne goûta pas, je l'en félicite, l'amertume des débuts obscurs; il n'a pas connu, en revanche, la douceur des grades conquis un à un.

Alors, c'est cela qu'il a vu autour de lui, uniquement, pendant neuf ans? C'est cela qu'il a observé au jour le jour, notant, heure par heure, une tache, une honte, une déchéance? Ce sont ces gens-là qui ont été et qui sont ses collaborateurs, ses directeurs, ses confrères? Où qu'il ait porté les yeux, jeté le pied, c'étaient des êtres sortant on ne sait d'où, des foyers d'ignominie? Des nouveaux venus sans talent et sans délicatesse; des hommes arrivés, sans scrupule et sans honneur? Et le cœur ne lui a point défailli, à lui né, à lui honnête, à lui qui n'en avait pas besoin, de circuler parmi ces purulences, de coudoyer ces lépreux, de serrer la main à ces pestiférés? D'être, avec eux et comme eux, l'artisan d'une même vile fortune, l'instrument d'une même mauvaise besogne?

Non : M. de Maupassant n'a pas regardé autour de lui. Il aurait découvert sans peine un bataillon de journalistes mariés, pères de famille, soutiens d'une mère, de frères ou de sœurs. Il aurait fait place à ces nombreux vaillants, qui n'ont jamais mis la main dans une affaire, qui vivent en bourgeois, n'attendant rien que du travail quotidien, si absorbant qu'il n'en permet pas d'autre. Il aurait écrit des pages aussi sincères et plus douces, sur de calmes intérieurs, où l'existence s'écoule sans bruit, frisant le train-train d'un bureaucrate. En contraste avec cet escamotage aux femmes et aux maîtresses les uns des autres, il aurait dessiné les lignes uniformes des ménages irréprochables, des épouses, des mères constamment attentives, des fils qui voudraient s'interdire jusqu'au droit d'être malades, et qui, à l'âge où l'homme s'émancipe ou s'échappe, osent à peine dérober à la tendresse maternelle l'heure ensoleillée d'un discret amour.

MONTJOYEUX.

## LE ROMAN CONTEMPORAIN

### BEL-AMI

Par M. GUY DE MAUPASSANT

J'ai volontairement attendu que le succès de *Bel-Ami* fût, non pas épuisé, mais confirmé par l'empressement du public, pour parler de cette œuvre de premier mérite, considérée déjà comme le meilleur ouvrage de son auteur, et qu'on nous donne, non sans quelque raison, comme le roman-type d'une école nouvelle, qui se réclame de G. Flaubert, bien que ses adeptes diffèrent fortement de ce maître. Cette école, qu'on a appelée si mal naturaliste, devrait s'appeler l'école pessimiste. Car ce qui me paraît son dogme essentiel, c'est de faire du pessimisme un élément d'art.

analysés. Il faut pourtant lire ce roman déjà fameux et il faut encore, malgré les critiques, l'admirer : mais on ne saurait trop se garder de prendre pour règle un système de composition qui ne permet de voir la vie que par échappées successives, comme des épisodes ou des vues qu'on regarde à travers les verres séparés d'un diorama, vues et épisodes choisis par un esprit un peu chagrin et un pessimiste auquel il manque l'indignation des ironiques ou la tristesse des résignés.

HENRY FOUQUIER.

personnage de *Bel-Ami*. Ce Duroy est un alphonse et un proxénète d'une simplicité absolue. Il est aussi rudimentaire dans l'ordre moral qu'un annelé d'ordre inférieur l'est dans la zoologie. Quand le savant tient un ver sous son microscope, il constate un tube avec deux ouvertures, une musculature primitive, pas ou peu de système nerveux. L'observation est vite faite : elle reste sans intérêt. *Bel-Ami* n'est pas plus compliqué que ce ver. Il n'a pas de scrupules, pas de remords, pas d'hésitations, on pourrait presque dire ni vices ni passions. Il séduit sans entraînement ; il aime sans plaisir. L'auteur s'est même privé de cette ressource, qu'ont connue les ironiques, de nous montrer la comédie admirable du scélérat qui se ment à lui-même, se donne des raisons et des excuses de sa scélératesse. Il est cu-

## LA PRESSE ET *BEL-AMI*

Le sujet de *Bel-Ami* est fort simple. C'est l'histoire d'un gredin qui vit des femmes. Or, il arrive que ce gredin qui vit des femmes est en même temps un journaliste. Vous voyez d'ici l'impudeur et le sacrilège. Un prêtre souillant le saint ciboire devant une assemblée de dévotes, n'aurait pas commis action plus horripilante.

Naturellement, de tous les coins de la presse s'est élevée une clameur d'indignation contre l'auteur coupable de tant de cynisme. On ne trouvait même plus d'expressions pour qualifier pareil forfait.

Il en résulta ceci que, pendant quinze jours, on chanta sur tous les tons la gloire du journalisme parisien, et il fut bien prouvé que, de toutes les professions connues, le journalisme parisien était la plus

bel'e, la plus sublime, la moins mêlée; que tous les journalistes étaient des héros, des victimes et des saints, et que si quelques-uns avaient eu des malheurs ou des réputations douteuses, il était clair comme le jour que ce n'étaient point des journalistes, mais tout au plus des notaires, des changeurs, des ministres ou des frères ignorantins.

Je pense qu'un écrivain de la valeur de M. de Maupassant, quand il a fait ce qu'il croyait devoir faire, ne doit compte à personne de ses intentions, et que c'est se diminuer que de s'émouvoir de critiques comme celles-là. Il faut les ignorer ou s'en moquer. J'aurais donc préféré qu'il gardât le silence, — cette forme éloquente du dédain. Mais s'il voulait parler, il eût dû le faire à peu près en ces termes: « C'est vrai, j'ai peint aussi brutalement, aussi véridiquement que possible, un épisode de la vie du journaliste. Mais avouez, que tout en restant dans la vérité, j'ai mis quelque discrétion, et vous auriez dû m'en savoir gré.